

L'émergence des banlieues de Téhéran

Bernard HOURCADE



Édition électronique

URL : <http://cemoti.revues.org/1472>
ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1997
ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Bernard HOURCADE, « L'émergence des banlieues de Téhéran », *Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée Orientale et le monde Turco-Iranien* [En ligne], 24 | 1997, mis en ligne le 28 février 2005, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://cemoti.revues.org/1472>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

Tous droits réservés

L'émergence des banlieues de Téhéran

Bernard HOURCADE

- 1 Les banlieues de Téhéran n'existent pas. Du moins, dans l'image que les Téhéranais ont de leur ville. Tout au plus constatent-ils, non sans quelque inquiétude, que la ville s'étend, se répand, comme par génération spontanée. Cette occultation des banlieues touche même l'administration : l'annuaire statistique de la province de Téhéran¹ ne cite aucune des villes de banlieue, alors que la carte de présentation générale de la province mentionne les bourgs de la région à la fin de la période Qajâr qui ont conservé, dans la mémoire des Téhéranais, leur image de "villes de la région de Téhéran" : Rey, Tajrish, Karaj, Damâvand, Firuzkuh, Varâmin, et même Shahrestânak... Pas un mot sur Eslâmshahr (197 000 habitants en 1991), ni sur Mehrshahr (160 000)... Cette situation n'est pas surprenante, car l'émergence d'une banlieue autour de Téhéran est un fait urbain relativement récent, et son identité, administrative ou culturelle, est soit inexistante, soit encore trop ténue. Enfin et surtout, Téhéran est une capitale elle-même très diverse, qui comprend, à l'intérieur même de son périmètre municipal, ses propres espaces périphériques, riches au nord (Shemirân), pauvres au sud (Rey).
- 2 Pourtant, la banlieue existe, puisqu'en 1991, 17% de la population du Grand Téhéran habitait hors de la capitale, contre 3% en 1966. Le rythme de développement des villes entourant la capitale a été presque six fois plus rapide que celui de Téhéran entre 1986 et 1991 ; c'est ainsi que depuis 1986 les quartiers centraux de Téhéran ont perdu de leur population tandis que la population de Mehrshahr augmentait de 28% par an.
- 3 Ces espaces nouveaux situés à la périphérie géographique de la capitale, ne sont pas des espaces marginaux, ce ne sont ni des bidonvilles ni des banlieues-dortoirs anonymes, mais de nouveaux espaces urbains populaires dont l'identité collective est souvent forte, et qui commencent à tenir leur place face aux sept millions de Téhéranais. En se développant dans un contexte géographique et social d'un type nouveau, jusqu'ici inconnu en Iran, celui des zones périurbaines, entre ville et campagnes - les banlieues de Téhéran forment un espace social et un paysage urbain original dont émerge une société d'un type nouveau, s'ouvrant délibérément vers le monde extérieur². Il s'agit là d'un de

faits géographiques, sociaux, culturels, mais aussi politiques³, les plus dynamiques et surprenants de l'Iran actuel⁴.

- 4 Jusqu'à une date récente (1975 - 1980) Téhéran n'avait pas de banlieue urbaine, mais seulement une ville satellite, Karaj, et une banlieue rurale comprenant quelques gros bourgs⁵. A la périphérie de l'espace central s'étaient développés des quartiers de taudis - en particulier *gowds* dans les anciennes carrières d'argile - et des constructions misérables où s'entassait la population migrante dans la première période d'expansion urbaine (1955-1970). Suivant une évolution commencée dès le milieu du siècle dernier, le Sud de Téhéran affirmait sa "fonction" de composante pauvre de la ville, alors que vers le nord se développaient les quartiers riches. Le fonctionnement de la capitale restait organisé autour des centres commerciaux - notamment le bazar - et politiques. A l'est, et surtout à l'ouest de la ville, s'étaient développés des quartiers occupés par les classes moyennes qui jouèrent un rôle central dans la révolution islamique de 1979. La capitale restait néanmoins structurée, " mentalement " selon l'axe nord-sud, selon l'étagement altitudinal et social qui a sous-tendu la construction de la ville depuis ses origines⁶.
- 5 Ce système urbain très bien structuré et hiérarchisé dans ses dissymétries est aujourd'hui en partie dépassé par l'apparition des banlieues qui se sont développées notamment à partir du boom pétrolier de 1974, dans un cercle de plus de 15 km. à partir du cœur de la ville. En 1991, 1,5 millions de personnes, sur les 8 millions d'habitants du Grand Téhéran, vivaient dans ces banlieues.
- 6 Lors du premier recensement de 1956, la région urbaine de Téhéran se limitait en fait à Téhéran tandis que les villes de Rey, autour du Mausolée de Shâh Abd-ol Azim, au sud de la ville et de Tâjrih au pied de l'Alborz étaient encore séparées du centre de la capitale par plusieurs kilomètres. Ces deux localités ont été intégrées à la municipalité de Téhéran en 1966, quelques années avant que les nouvelles constructions n'aient comblé le vide qui les séparaient encore de la capitale. Varâmin et Karaj étaient alors deux bourgs agréables, au centre de leur région agricole. Les autres grandes villes proches de la capitale, comme Qazvin, Qom ou Semnân n'avaient alors que peu de rapports avec Téhéran, c'étaient des villes de province.

Tableau 1. Evolution de la population de la région de Téhéran de 1900 à 1991

7	-----											
8	Population en milliers Evolution : % par an											
9	Ville	1900	1956	1966	1976	1986	1991	00-56	56-66	66-76	76-86	86-91
10	-----											
11	Grand Téhéran	208	1 601	2 807	4 827	6 961	7 838	3,7	5,8	5,6	3,7	2,4
12	Téhéran	200	1 560	2 719	4 530	6 042	6 475	3,7	5,7	5,2	2,9	1,4
13	Banlieue	8	40	87	297	918	1 363	2,9	8,1	13,1	11,9	8,2
14	Dont											
15	Karaj	2	14	44	137	275	442	3,5	12,1	12,0	7,2	10,0
16	Eslâmshahr	--	1	50	215	230	47,9	15,7	1,4			
17	Mehrshahr	---	4	57	197	30,4	28,1					
18	Rajâ'ishahr	---	8	117	160	30,8	6,5					
19	Qarchak	--	1	14	77	98	30,2	18,6	4,9			

- 20 Varâmin 3 5 11 25 58 77 0,9 8,2 8,6 8,8 5,8
 21 Autres Villes 3 20 30 56 116 157 3,4 4,1 6,4 7,6 6,2

22 -----

Source : Centre de statistiques d'Iran, *Recensements*.

- 23 Le développement spatial de Téhéran n'est pas récent, mais avant les années 1960 le processus était bien différent, car il y avait presque toujours continuité de l'espace bâti. On construisait les nouveaux quartiers accolés, ou presque, aux anciens, en conservant ainsi la logique sociale et urbanistique de la ville ancienne, avec son bazar et les palais du Chah. La construction des nouvelles murailles en 1871 avait pour but d'englober dans la ville les nouvelles constructions situées immédiatement à l'extérieur des murs. Au delà commençait l'espace rural.
- 24 Dans les années 1960, avec le début de l'industrialisation rapide sinon de l'Iran du moins de la région de Téhéran, à la suite de la Révolution blanche marquée par la Réforme agraire, commence une nouvelle étape du développement. A un rythme soutenu l'espace vacant situé entre Téhéran et ses quartiers d'été de Shemirân (Tâjrih) est construit, le long des deux axes routiers : la Vieille route de Shemirân (aujourd'hui Shariati) et l'avenue Pahlavi (aujourd'hui Vali-e Asr). Téhéran " monte " ainsi vers le nord avec le comblement des espaces vides de Yousef Abâd, Amir Abâd, Abbâs Abâd, Narmak.

Carte 1. Les villes de la région de Téhéran de 1956 à 1966

Carte 2. Les villes de la région de Téhéran de 1966 à 1991

- 25 Ce développement en vase presque clos a eu pour conséquence (ou pour origine) une très forte spéculation foncière et immobilière⁷. Téhéran se " nourrissait " de son propre développement. Le premier plan d'urbanisme, en 1969, confirme la volonté des aménageurs de limiter le développement spatial de la ville dont on prévoit, pour 25 ans, les limites successives, mais sans envisager l'expansion de villes périphériques. Vers le sud, les zones industrielles et les taudis (*gowd*) situés au sud de la voie ferrée sont difficiles à aménager, et resteront longtemps - maintenant encore - en l'état de friches industrielles, mais la ville de Rey se développe, devenant une banlieue ouvrière, à l'orée de la riche plaine maraîchère de Varâmin. Tajrish et Rey seront intégrés à la municipalité de Téhéran en 1966. La capitale iranienne s'étend alors sur plus de 25 kilomètres entre le pied de la haute barrière du Towchâl (3 933m.) et Rey.
- 26 Dans le même temps, la zone industrielle Téhéran-Karaj se développe très rapidement le long de la première autoroute construite en Iran, mais les quartiers populaires du sud de Téhéran sont trop éloignés des usines pour pouvoir accueillir les ouvriers, qui viennent surtout d'Azerbayjân et s'établissent autour de Karaj. En quelques années ce petit bourg rural au climat agréable au débouché dans la plaine d'un puissant torrent de montagne devient une banlieue populaire, fonctionnant comme un satellite de la capitale. Dans les années 1970 Téhéran restait une ville " compacte ", sans banlieue urbaine ; on passait sans transition du désert, de la steppe, des vergers ou des vallées de montagne aux embouteillages et à la pollution de la capitale.
- 27 L'expansion économique qui a suivi le boom pétrolier de 1974 a logiquement provoqué une accélération du développement urbain et en premier lieu de Téhéran. Le prix très élevé des logements dans Téhéran ne permettait pas de loger les nombreux ouvriers,

venant toujours d'Azerbayjân, mais aussi de toutes les provinces, en particulier du Kurdistan. Les cités ouvrières d'entreprise se sont multipliées, mais elles étaient réservées aux personnels qualifiés sous contrat, et restaient donc inaccessibles à l'immense majorité de la nouvelle population. Les classes moyennes elles-mêmes, ne pouvaient pas trouver un logement à bon prix dans l'espace urbain central. Des lotissements pour maisons individuelles ont donc été prévus pour la première fois, loin de Téhéran, entre Karaj et Qazvin, mais la demande était trop forte. Les limites programmées de l'extension de la ville (*mahdude*) sont rapidement dépassées de façon illégale. Les nouveaux venus qui ne pouvaient plus, comme par le passé, s'entasser dans des conditions misérables au centre de la ville, en particulier au sud du bazar, ont commencé à s'installer dans les villages de la périphérie, en dehors des limites administratives de Téhéran, où la législation urbaine ne s'applique pas, notamment en matière de permis de construire. C'est ainsi que sont apparus, au sud de la ville, les premiers bidonvilles, comme celui de Qâsem Abâd, sur des terrains agricoles appartenant à de grands propriétaires, ou sur des parcelles obtenues par les paysans dans le cadre de la Réforme agraire et donc interdits de construction ou de vente.

- 28 Mais ce type d'habitat précaire fut limité, car les nouvelles populations ont en général préféré s'établir dans les villages et bourgs ruraux, comme Varâmin, qui étaient restés jusqu'alors en dehors de l'expansion de la capitale. Progressivement ces "villages" (*rustâ*) deviendront des "villes rurales" dont la population atteint souvent 5 000 habitants et parfois plus, sans pour autant recevoir le statut administratif de ville (*shahr*), avec tous les services qui lui sont liés en matière d'éducation sanitaire, ou de viabilisation⁸. Les autorités municipales ont à de nombreuses reprises tenté d'endiguer cette expansion anarchique de la ville hors des limites urbaines officielles, en détruisant les maisons construites illégalement, ce qui provoqua des incidents souvent violents avec les populations. On dit d'ailleurs que la Révolution islamique a commencé dans ce contexte, à la suite d'incidents graves dans le sud populaire de Téhéran. En Iran, la crise urbaine et la crise politique ont connu une histoire commune⁹.
- 29 Avec la période révolutionnaire, la "rurbanisation" de la région de Téhéran s'est fortement accentuée, mais c'est principalement à la périphérie des villes que s'est développé ce qu'on a appelé l'"habitat révolutionnaire"¹⁰. Profitant de l'absence d'administration et des troubles révolutionnaires, les nouveaux Téhéranais ont construit leur logement sans permis, sur des terrains squattés ou achetés sans formalités. Les bâtiments étaient modestes, mais de qualité honorable, et organisés selon un plan d'ensemble souvent cohérent. Les inégalités sociales restaient grandes entre les nouvelles cités pavillonnaires de la banlieue ouest, vers Karaj ou Mehrshahr, et celles la ville industrielle de Qarchak, mais dans aucun cas on ne vit se construire des bidonvilles ou des taudis, si ce n'est quelques petits îlots. Au contraire, l'assurance que les maisons ne seraient pas détruites a conduit les propriétaires des cabanes de bidonvilles à construire de vraies maisons, modestes, mais en dur.
- 30 Ainsi, depuis la Révolution islamique, Téhéran est entouré d'une véritable "banlieue", composé de villages habités par ces "citadins", et de villes qui ont connu un développement d'une rapidité jusqu'alors inconnue dans l'histoire de l'Iran. Il s'agissait notamment d'anciens lotissements de la périphérie de Karaj, comme Mehrshahr (anciennement Golshahr) ou Rejâ'ishahr (Gohardasht) qui sont passés en quinze ans de l'état de terrain vague ou de villages à celui d'agglomérations atteignant, parfois 200 000 habitants. Karaj, dont la croissance déjà ancienne s'est ralentie, est devenue par sa

population une des grandes métropoles iraniennes (8ème ville d'Iran), sans pour autant en avoir les équipements ni les fonctions. Au milieu d'une riche plaine agricole, Varâmin et Qarchak - la ville des briqueteries - ont poursuivi leur développement rapide. Durant cette période récente, la plus forte expansion fut celle d'Eslâmshahr, située sur l'ancien village de Qâsem Abâd-e Shâhi¹¹. Comme Karaj dans les années 1960, cette ville de banlieue située au sud de Téhéran sur la route de Sâveh, symbolise l'émergence d'une banlieue nouvelle. En 1996, cet ancien village qui regroupe désormais près de 250 000 habitants, est devenu la capitale d'un nouveau *shahrestân* : désormais les banlieues de Téhéran commencent à avoir une identité administrative.

- 31 Aujourd'hui, le développement du Grand Téhéran est mieux planifié. Pour éviter les constructions anarchiques et le mitage complet de la zone rurale, des villes nouvelles/lotissements (*shahrak*) financées le plus souvent par les administrations et les coopératives de logement, qui à terme abriteront des dizaines de milliers de personnes à trente ou quarante kilomètres du centre. A proximité du futur aéroport international, Robot Karim, où se trouvait jadis le dernier caravansérail avant Téhéran, est de ces villes moyennes en construction, alors que vers l'est, près de Rudehen, la cité Pardis, financée majoritairement par les coopératives, sera prochainement une cité de plus de 30 000 personnes, en majorité des enseignants et des fonctionnaires, sur un très beau site au pied de la montagne, mais relié à Téhéran par une route médiocre et totalement saturée, en attendant une voie rapide et un tunnel pour franchir les collines d'Hezardarreh.
- 32 La gestion de l'agglomération téhéranaise demeure cependant assez incohérente. Le " Grand Téhéran " défini en 1986, n'est qu'une commodité de langage pour les études conduites par la direction de l'urbanisme et du logement de la province de Téhéran qui a en charge les grandes infrastructures (autoroutes, nouvel aéroport au sud de Téhéran...). Il n'existe aucune structure administrative ou financière à cette échelle, ce qui crée des difficultés entre la mairie de Téhéran, qui était jadis la seule entité en charge de toutes les infrastructures et services, et les banlieues qui n'ont pas de réalité administrative mais bénéficient des équipements de la capitale, sans en avoir la charge financière. Ce type de question est bien connu partout dans le monde, mais il se pose pour la première fois en Iran.
- 33 Autour du premier cercle composé de la capitale et des villes de la banlieue situées dans un rayon d'une quarantaine de kilomètres, les villes plus éloignées comme Qazvin et Qom ont connu un développement très rapide, directement lié à l'expansion de la capitale. Pour limiter l'afflux des migrants et le développement spatial de la ville sur une immense superficie impossible à équiper, les autorités ont interdit la construction d'usines à Téhéran, ce qui a conduit les entrepreneurs à s'établir aux limites de la " zone interdite ". C'est ainsi que le développement de ces deux villes a été particulièrement rapide, et qu'elles ont de ce fait intégré la région urbaine de Téhéran à laquelle elles sont reliées par une autoroute.
- 34 L'émergence d'une banlieue autour de Téhéran est moins le résultat d'une augmentation de la population de la région qu'une redistribution de la population dans la région urbaine, avec notamment le départ des habitants des quartiers du centre et du sud de la ville vers de nouveaux logements, plus spacieux et moins chers situés en banlieue. Cette réalité économique a été accentuée par les transformations du centre de la capitale, marquée notamment par l'interdiction d'y circuler le matin en voiture particulière. Les habitants ont progressivement quitté ces quartiers dont les fonctions de service s'affirment fortement. Certes, la perte de population est faible (carte 3), mais symbolise

bien la nouvelle structuration de l'agglomération téhéranaise, autour d'un vrai centre unifié entre le bazar et Abbâs Abbâd et se terminant à la périphérie par des banlieues. Pour l'heure, cette dynamique en est encore à ses prémises, et le paysage urbain de Téhéran reste encore largement composite et hétérogène. Les raisons en sont multiples, mais sont peut être moins à rechercher dans l'absence de planification et de programmation des infrastructures (le métro n'existe toujours pas) que dans les modes de promotion foncière et immobilière. L'immobilier a été, et reste, en effet le meilleur moyen de faire des profits en Iran. En toutes hypothèses, la "ville islamique", enfermée dans ses murs, s'opposant directement au monde rural a vraiment vécu.

- 35 Au total, la part du Grand Téhéran dans la population totale de l'Iran (13,5%) est en effet restée stable depuis les années 1950. La capitale de l'Iran est une des grandes métropoles du Moyen-Orient, mais reste une ville dont l'évolution démographique est toujours restée mesurée, en dépit des chiffres extravagants que l'on avance parfois, par ignorance.

Carte 3. La diminution de la population du centre de Téhéran.

- 36 Le départ des habitants des quartiers centraux a moins profité aux banlieues sud qu'aux nouveaux quartiers de la périphérie de la ville elle-même, où des programmes de logements bon marché ont été réalisés, notamment vers l'ouest.
- 37 Cette nouvelle banlieue, qui s'est développée et structurée sous la République islamique, a été peuplée non par des migrants récents venus directement des zones rurales ou de province, mais d'abord par des familles établies depuis souvent plus de dix ans, dans les taudis et quartiers misérables du "Sud" de Téhéran, et qui ont trouvé à l'écart du cœur de la cité, un habitat plus spacieux, de meilleure qualité et dont ils pouvaient devenir propriétaires, en raison des circonstances révolutionnaires ou de la création de lotissements. Le développement de ces quartiers correspond donc à une démarche non d'exclusion mais de promotion sociale. La perspective de s'établir dans l'espace urbain central étant alors hors de propos, car hors de portée sur le plan financier et culturel.
- 38 Malgré la dynamique sociale qui a souvent présidé à la naissance et au développement de ces nouveaux quartiers, la marginalité apparaît néanmoins dans l'insuffisance marquée d'équipements collectifs et d'infrastructures : écoles, administrations, eau potable, routes, transports publics. Cette situation précaire s'explique largement par l'abandon de toute politique d'urbanisme entre la chute du régime impérial accusé d'avoir laissé se développer les taudis, et la fin des années 1980. La guerre Irak-Iran (1980-1988) et les conflits internes qui ont suivi la Révolution islamique ont en effet bloqué toute planification économique ou urbanistique. Les choses repartent avec le nouveau Plan quinquennal proposé en 1989. Cette situation de pénurie a ainsi contribué à rendre plus solidaires dans l'adversité les populations de ces quartiers populaires. Les batailles collectives menées dans les années 1978 -1982 par les premiers habitants contre les autorités, pour obtenir l'eau, l'électricité ou le permis de construire font partie de la mémoire collective.
- 39 Dans le système social et mental iranien, l'identité du *village* et de la *ville* est très forte. Chaque entité constitue un système de référence, de valeurs, de relations, de domination bien identifié, mais qui semblent l'un comme l'autre appartenir au passé, ou du moins ne plus être porteurs d'un projet ou d'une dynamique capable de répondre aux ambitions des nouveaux banlieusards. L'Iran des villages, très marqué par les identités ethniques, l'autorité des grands propriétaires, la solidarité des structures collectives de travail

agricole, l'isolement et souvent la misère, a été démantelé au début des années 1960 par la réforme agraire qui favorisa l'émigration, d'ailleurs assez modérée, vers les villes. L'émigration était moins motivée par la misère que par l'attrait des cités et de la liberté qu'elles pouvaient apporter. Chez les nouveaux citadins, les relations familiales, financières (emprunt aux parents, vente ou location des terres) ou ethniques ne sont pas coupées avec les régions d'origine, mais elles ne sont plus qu'une composante parmi d'autres du nouveau système social, et intégrées dans un processus identitaire nouveau, reconstruit, celui des banlieues.

- 40 L'Iran des villes, organisé dans le système traditionnel autour du bazar, des réseaux religieux, et bien sûr du pouvoir politique central, s'est largement développé à partir des années 1960. Les migrants pauvres, dominés par un système social, économique et politique particulièrement dur pour eux, ne se sont pas structurés en une force sociale cohérente, au contraire de la classe moyenne qui fut au cœur de la révolution islamique qui marque l'apogée d'un certain système urbain défini en opposition à celui des villages¹².
- 41 L'espace social des banlieues qui a émergé à partir des années 1980 semble d'un type nouveau. Sa relation avec le monde des villages et surtout avec la ville-centre reste bien sûr très forte. Mais en s'installant dans ce nouveau territoire après avoir quitté leur village et fui la ville traditionnelle, les banlieusards ont créé un nouveau système socio-spatial, dont les structures et la dynamique sont encore incertaines ou fragiles, mais le processus identitaire bien engagé.
- 42 Les banlieues de Téhéran semblent ainsi former un espace, sinon de liberté, du moins situé à distance des pouvoirs et systèmes dominants ruraux ou urbains. Ce processus de création d'un "tiers-espace" présente bien sûr les caractères urbanistiques et sociaux de bien des banlieues, mais il s'insère dans une évolution historique précise, ce qui ne saurait en faire un modèle directement généralisable. La République islamique ayant renforcé, en ville, le pouvoir des bazar et du clergé, la migration de ces populations vers les nouvelles banlieues constitue objectivement une prise de distance, mais non pas une rupture consciente, avec le nouveau système politique dominant. Ce n'est pas un hasard si les mouvements sociaux les plus importants et des émeutes ont éclaté dans ces banlieues, notamment à Mashhad (dans l'est de l'Iran) en 1992 et en 1995 à Eslâmshahr. Alors que la classe moyenne urbaine gère avec difficulté le système islamique qu'elle a mis en place, et que la société rurale a perdu toute capacité de réaction ou d'initiative, la nouvelle population des banlieues, bien que très minoritaire, apparaît comme plus ouverte au changement.
- 43 A Eslâmshahr, où la population est en majorité turcophone d'Azerbayjan, l'ethnicité n'est pas un critère univoque d'identité. Transposée dans la proximité géographique de leur nouvel habitat citadin - rue, îlot urbain - les solidarités entre habitants originaires d'une même bourgade de province prennent une nouvelle dimension, fonctionnent selon de nouveaux principes, et non pas à l'identique. Les relations de travail - employés d'une même usine, artisans de la même corporation - forment, notamment à Khâk-Sefid, à l'est de Téhéran, des systèmes de relations désormais plus forts dans la vie quotidienne (voisinage, entraide) que l'appartenance ethnique qui reste néanmoins mobilisatrice dans certaines circonstances¹³.
- 44 C'est dans ce cadre local, et non seulement au niveau des grands groupes ethnolinguistiques, que s'organisent les associations traditionnelles (*heyat*) dont la vocation est au départ, religieuse, mais qui forment surtout des réseaux de solidarité et de

- socialisation. Le nombre relativement faible de religieux et de mosquées dans ces nouveaux quartiers implique un contrôle social par le clergé, bien différent de celui qui prévaut dans le centre ancien des villes. D'autre part, les nombreux anciens combattants et militants islamistes de la première heure sont nombreux à vivre dans ces nouveaux quartiers, où ils contribuent à l'émergence de nouveaux acteurs sociaux de premier plan.
- 45 A Eslâmshahr, il existe plusieurs *heyat* de femmes dont les animatrices ont un rôle particulièrement important⁴⁵. Les femmes de ces quartiers populaires ont un rôle d'autant plus important qu'elles sont peu nombreuses à travailler à l'extérieur, mais ont pris un grand nombre d'initiatives pour assurer la vie quotidienne malgré les pénuries durant la guerre, et le manque de services publics. Elles sont nombreuses à avoir un emploi artisanal à domicile, ce qui leur permet de favoriser la réalisation de leurs ambitions, notamment pour l'éducation des enfants, en ne se contentant pas de ce qu'apporte avec parcimonie un Etat considéré comme lointain et qui peu à peu abandonne ses partisans de la première heure.
- 46 La plupart des chefs de famille ont deux emplois, l'un officiel, en général salarié, et le second "libre" qui s'intègre souvent dans l'immense secteur "informel" qui s'est développé depuis 1980. La seconde activité est moins justifiée par la pauvreté ou la médiocrité du salaire principal, que par la volonté de disposer de revenus nécessaires à la promotion sociale ou à une activité culturelle ou sociale jugée prioritaire : envoi des enfants à l'université, achat d'une antenne parabolique pour la télévision. Cette démarche s'apparente exactement avec celle des classes moyennes habitant Téhéran, dont un des soucis majeurs est d'éviter d'être poussés par le système islamique hors du système culturel et social international, d'être bloqués dans leur démarche d'intégration.
- 47 Ces quelques formes nouvelles de socialisation confirment à quel point les banlieues de Téhéran qui se sont développées depuis 1975, ne forment pas une ceinture de marginalité. Elles ne se situent pas au bas de l'échelle socio-spatiale qui structure les mentalités dans la capitale iranienne. Ces banlieusards refusent d'être "habitants du Sud" avec la connotation de misère, de délinquance, d'urbanisme spontané attaché à cette catégorie. Bien sûr la pauvreté, le manque d'équipements, les quartiers mal famés sont une réalité, mais la dynamique identitaire de ces nouveaux espaces urbains n'est pas construite sur un système de valeur fondé sur un antagonisme de classe.
- 48 Les banlieues forment un nouvel espace social assez homogène associant les héritages ruraux et urbains et dans une perspective nouvelle. Cette société trouve ses références dans la société rurale ou provinciale dont elle est issue, mais ses perspectives - non formalisées - dépassent, ou contournent, l'échelle de la société urbaine moderne iranienne actuelle. C'est en cela que les banlieues sont "post-modernes", ou "post-islamiques". Dans l'immédiat, les revendications et les discours concernent l'intégration dans la société urbaine dominante, pour éviter l'exclusion et devenir acteur de plein droit la vie de la capitale.
- 49 Ces nouveaux comportements ne se traduisent pas en termes politiques ou d'organisation parce qu'il s'agit encore d'une dynamique et non de rapports de force clairement identifiés. La société des nouvelles banlieues, dont celle de Téhéran est un exemple qui se retrouve à Mashhad, Ispahan, Tabriz, ou dans les villes "nouvelles", semble néanmoins former la base d'une nouvelle classe moyenne, issue de la révolution islamique, et dont le rôle politique ou social pourrait à terme être comparable à celui de la bourgeoisie moyenne issue des années de croissance du régime impérial. Cette nouvelle réalité

permet de prendre la mesure des enjeux des élections municipales que le gouvernement iranien envisage d'organiser prochainement.

NOTES

1. MARKAZ-E ÂMÂR-E IRÂN. Amârnâme-ye ostân-e Tehrân. [Centre de statistique d'Iran. Annuaire statistique de la province de Téhéran]. 1370/1991
2. F. Khosrokhavar a été probablement le premier chercheur à mettre en évidence cette identité originale et la dynamique spécifique des quartiers périphériques dans le contexte de la révolution islamique ; voir notamment : Vieille, P. et Khosrokhavar, F. Le discours populaire de la révolution islamique. Paris, Contemporanéité, 1990 et Khosrokhavar, F. " Nouvelle banlieue et marginalité : la cité Tâleghâni à Khak-e Sefid " in Adle, C. et Hourcade, B. eds. Téhéran capitale bicentenaire. IFRI, Paris-Téhéran, 1992, pp. 307-327.
- 3.. Les mouvements sociaux et émeutes de 1995 à Eslâmshahr ou de 1994 à Qazvin ont pour la première fois attiré l'attention sur la cohésion politique de ces espaces urbains nouveaux qui ont grandi trop vite. Le projet d'organiser prochainement des élections municipales en Iran, rendent encore plus grands les enjeux que portent les banlieues.
4. Une table ronde a été organisée sur les banlieues de Téhéran le 7 mai 1997 par le CNRS (Monde iranien, Ivry) et le Tehran Engineering and Technical Consulting Organization (mairie de Téhéran), avec le concours du PIR Villes du CNRS. Cette réunion de travail visait à définir l'espace de la banlieue, du point de vue de l'évolution démographique, de l'urbanisme, et de l'identité culturelle. La situation et la dynamique de ces nouveaux quartiers de la périphérie de Téhéran ont été étudiées dans le contexte des autres grandes métropoles du Moyen-Orient (Le Caire, Istanbul, Beyrouth).
5. Sur le développement de Karaj dans les années 1970 cf. Bahrambeygui, H. " The urban problems of Karaj ", in Schweizer, G. Interdisziplinäre Iran-Forschung..., Wiesbaden, 1979, pp. 157-168.
6. Sur la géographie culturelle et sociale de Téhéran voir Hourcade B. et Richard Y. eds. Téhéran sous le volcan. Paris, Autrement, 1987. Sur l'histoire de la ville : Bahrambeygui, H. Tehran an urban analysis. Tehran Sahâb, 1977, ainsi que Adle Ch. et Hourcade B. eds. Téhéran capitale bicentenaire. Paris- Téhéran, IFRI, 1992.
7. Vieille, P. Marché des terrains et société urbaine, recherches sur la ville de Téhéran. Paris, Anthropos, 1970.
8. D'une façon générale, le Ministère de l'Intérieur classe en " ville " les agglomérations de plus de 5 000 habitants. Ce ne fut pas le cas dans les banlieues : Rahnemâ'i, Md.-T. " L'extension de Téhéran et les mutations de son environnement rural " in Adle, Ch. et Hourcade, B. Téhéran... op. cit., pp. 231-150.
9. Hourcade, B. " Téhéran 1978-1989 : crise dans l'Etat, la capitale et la ville ", Espaces et sociétés, 65, 1991, pp. 2-38.
10. Hourcade, B. et Khosrokhavar, K. " L'habitat révolutionnaire à Téhéran, 1977-1981 ", Hérodote, 31, 1983, pp. 62-83.
- 11.. De nombreux rapports ont été rédigés sur cette ville emblématique de l'émergence des banlieues de Téhéran. Le premier article publié en langue internationale est celui de :

Habibi, M. " Eslâmshahr, un nouveau type de banlieue à Téhéran ". CEMOTI, 21, 1996, pp. 250-269.

12. Hourcade, B. " Ethnie, nation et citoyenneté en Iran ". In Digard, J.-P. (dir.), Le fait ethnique en Iran et en Afghanistan. Paris, CNRS, 1988, pp. 161-174.

13. Sur les structures mentales et la conscience identitaire de ces populations " marginales " voir Khosrokhavar, F. " Nouvelle banlieue et marginalité ... " op.cit; et l'article de N. Yavari d'Hellencourt "Immigration et construction identitaire en milieu péri-urbain à Téhéran : Eslâmshahr" dans ce même volume des CEMOTI.

14. Les recherches de Nouchine Yavari d'Hellencourt sur la socialisation des femmes des banlieues et d'Âzâdeh Kiân sur le travail féminin sont en cours de publication. Les analyses et informations mentionnées ici à ce propos viennent de ces études.